



CLASSIQUES
GARNIER

MOREAU (Pierre), « En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 7, 1961 – 2, p. 14-16

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15704-5.p.0022](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15704-5.p.0022)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1961. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des Livres

Vie de Paul Claudel et genèse de son œuvre, Louis Chaigne (1 vol. in-8° de 285 pages, Tours, Mame, 1961).

C'est là un véritable « Paul Claudel raconté par les témoins de sa vie », et aussi par lui-même, par ses œuvres, par ses lettres, par ses confidences directes.

Les témoins de sa vie, et les archives où elle s'inscrit, M. Louis Chaigne s'est efforcé de les rassembler autour de lui, depuis les palmarès de l'enfance jusqu'aux proches parents qu'il a consultés : Mme de Massary, Mme André Lion. Il a consulté les archives des Missions Etrangères, et aussi le *Tout Lyon* qui donne la liste des invités au mariage de Mlle Sainte-Marie-Perrin et de « M. Paul Claudel, consul de France en Chine ». Il a fait tourner autour de cette figure centrale sa mobile caméra : nous avons un Paul Claudel vu par Jules Renard, par Francis Jammes, par Saint-John Perse, par F. Charles-Roux... Et que d'entretiens avec ceux qui furent les amis de toujours et les passants rencontrés ! Avec Philippe Berthelot qui lui cite cette annotation péremptoire d'un fonctionnaire du Quai d'Orsay en marge d'un rapport du jeune consul : « Aliéné » (p. 89), avec Paul Petit, avec le dernier visiteur du poète, M. Jean Wegener (p. 249). Nous pénétrons à la suite de M. Louis Chaigne dans le béguinage de Sœur Agnès du Sarment, dans le bureau de Darius Milhaud, boulevard de Clichy. Nous lisons par-dessus son épaule des correspondances inédites : avec M. Louis Chaigne lui-même qui nous offre le fac-similé d'une longue et importante lettre de 1938 ; avec M. Louis Massignon, à qui s'adresse une correspondance qui parfois semble curieusement reprise aux lettres du poète à Jacques Rivière (p. 117). Nous nous penchons avec la même émotion que lui sur tel brouillon très ancien (p. 144), sur des photographies de famille (p. 33), sur d'importants témoignages que lui a adressés une carmélite, Mère Anne de l'Enfant-Jésus (p. 175). Nous entendons la voix du poète lui-même s'adressant à M. Louis Chaigne : « Il est des lettres que j'écris et qui sont inefficaces sur ceux auxquels je les destine ; en revanche, elles rendent service à des tiers... » Paroles d'un apôtre tour à tour voué à la déception et à l'espérance. Et n'oublions pas maintes recherches dans des feuilles éparses : articles anonymes de Claudel dans une humble feuille paroissiale, le *Journal de Clichy* (p. 126) ; paroles rapportées par un bulletin catholique de Maurice Vaussard (p. 186) ; souvenirs diplomatiques donnés au *Figaro Littéraire*, aux *Nouvelles Littéraires*. Et jusqu'à un mémoire concernant l'impôt sur le thé en Angleterre qu'il faut aller chercher dans les *Annales des Sciences politiques* de 1889 (p. 59).

Dira-t-on qu'au milieu de tant de fiches et de propos, la poésie claudélienne, le drame claudélien disparaissent quelque peu, et qu'il faudra, par exemple, attendre longtemps pour trouver *Le Pain Dur* mentionné au détour d'une phrase (p. 224) ? C'est qu'ils n'étaient pas le sujet de cette *Vie de Paul Claudel*. Ils n'interviennent que dans la mesure où ils offrent un commentaire naturel à ce drame humain d'une existence. Le plan même souligne ce dessein : les étapes en sont marquées par les consulats et les ambassades plus que par les œuvres. De « l'étudiant parisien », de cet « instant extraordinaire » de Noël 1886, des « premières routes diplomatiques et poétiques », nous passons à la terre chinoise, à « la Bohême assise entre ses quatre forêts », à l'Allemagne, aux années romaines, au Brésil, au Danemark, au Japon, à Washington, à Bruxelles ; et cette longue carrière de luttes, de négociations, de projets souvent grandioses, toujours réalistes, s'éteint doucement dans la paix de Brangues. Ce sont les « aspects de Claudel parmi les hommes » (p. 17) qui nous sont promis et qui nous sont donnés. Aspects quotidiens du promeneur qui, à l'occasion, se fait bûcheron (p. 15) ; du liseur, infiniment plus riche de lectures que ne le veut une légende (p. 16) ; des petits faits pittoresques, comme ce fantaisiste épisode d'où naquit peut-être la donnée initiale du *Soulier de Satin* (p. 85). Aspects profonds, de Claudel à l'église ; du drame de midi qui suit des années de « chasteté absolue » (p. 84) ; de la « coopérative de prières » autour de laquelle il groupe des amitiés fraternelles. Nous le suivons d'appartement en appartement, de résidence en résidence. Et l'auteur a tenu à voir de ses yeux les horizons mêmes du Tardenois ou du Bugey, qui assisteront à la naissance ou à la maturité d'une poésie toujours attachée à la terre. Il a interrogé les pierres, les vieux murs : pas un château, pas un coin de Lyon ou du Loir-et-Cher, où Paul Claudel ait passé sans que M. Louis Chaigne ait été tenté d'en écrire la monographie, de remonter jusqu'à l'architecte et de suivre la filiation des propriétaires successifs. Il n'a pas rencontré sur son chemin un ami, un confesseur, un missionnaire, un camarade d'enfance, un obscur comparse de cette longue histoire d'une âme, sans dresser une biographie précise ni mettre une figure vivante sous ce nom retrouvé.

Si l'on a parlé parfois de Claudel comme s'il n'appartenait à aucun temps, si l'on a pu céder à l'illusion de l'exiler dans son génie comme dans une île déserte, ce n'est certes pas de ce livre que se dégage cette impression de grandiose mais froide solitude. Autour du héros, le bruissement de toute une époque se fait entendre. Des synchronismes attentifs permettent de suivre l'échelle des années auxquelles le diplomate, par les nécessités mêmes de ses fonctions, a été étroitement mêlé. Même des ombres du passé qui l'ont précédé en Orient, ou à Prague, ou au Danemark, ou à La Salette, l'accompagnent : Chateaubriand, Lamartine, Barrès, Loti, Léon Bloy. Qu'importe que Paul Claudel ait parfois paru vouloir rester étranger à ces aînés ? Il nous plaît de le voir rentrer

dans cette grande chorale de notre histoire littéraire, où sa voix vigoureusement provinciale ne se confond avec aucune autre, mais ne fait pas dissonance.

Qu'ajouter encore, pour donner, s'il en était besoin, envie d'ouvrir ce livre ? qu'il est enrichi d'une illustration documentaire dont la part la moins émouvante n'est pas dans le fac-similé de manuscrits et la présence de l'homme à travers son écriture. Et pour inviter à le lire avec une attention sans défaillance, et, si l'on veut, une critique en éveil ? qu'il peut, ici ou là, appeler quelques questions accessoires :

p. 38 : Il semble qu'il faille désormais renoncer à la date proposée pour *l'Endormie*. MM. Walzer et Roberto paraissent bien avoir donné dans le *Bulletin de la Société Paul Claudel*, des arguments décisifs en faveur d'une date sensiblement plus tardive.

p. 99 : « Dieu qui n'a fait que des choses parfaites n'a que faire des choses finies ». Il semble que le sens général impose de lire, comme l'a proposé M. Guyard (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1959) : « n'a que faire des choses infinies », ou plutôt « n'a pu que faire des choses finies ».

p. 127 : « Je suis capable de vous donner les renseignements que vous désireriez » : ne faudrait-il pas lire « incapable » ?

p. 137 : La traduction de « Quantum potes, tantum aude » par « Autant que tu peux, fais-toi entendre », ne risque-t-elle pas d'induire le lecteur distrait en une interprétation étourdie du latin *aude* ?

Petites notes marginales (1), qui restent à la plus superficielle zone d'une lecture toujours émouvante, où l'auteur s'est mis et engagé sans cesse lui-même : nous faisant suivre sa découverte de Claudel, et nous le faisant découvrir à sa suite.

Pierre MOREAU.

(1) Ajoutons encore celles-ci : aux pages 67 et 260, on voit Paul Claudel quitter l'Amérique « au début de l'hiver 1894 » pour la France et même pour la Chine. En fait, sa nomination à Shanghai paraît bien dater de janvier 1894, mais il semble qu'il n'ait quitté Boston qu'en février 1895 et ne soit arrivé à Shanghai qu'au début de juillet 1895 : voir *Cahiers Paul Claudel*, I, pages 95-96. — C'est sans doute par inadvertance qu'*Une mort prématurée* est distinguée de *Fragment d'un drame* (p. 56) ; que les *Mémoires improvisés* sont, à deux reprises, appelés *Mémoires imaginaires* (p. 111) ; que se trouve (p. 266) attribué à *Connaissance de l'Est* un texte qui appartient à *L'oiseau noir dans le soleil levant* (*Œuvres complètes*, tome III, 1952, p. 292).